

Jean Genet et la Méditerranée

CRISTINA SOLÉ CASTELLS

Universitat de Lleida

Abstract:

The article aims to show how the Mediterranean Sea is a key element in the development of the personality and the writing of Jean Genet. The Mediterranean appears in his works as a youth as a flattering trip in space, a transgression, and at the same time, a protective environment. It focuses his rebellion against the bourgeois society of the 'Advanced' countries and his desire for freedom.

However, from the mid-1950s, the Mediterranean becomes a space for meeting and social and cultural solidarity. It becomes the backbone of his fight for oppressed peoples.

In the last years of his life it is also the Mediterranean that takes him to discover a spiritual dimension that is able to make sense of his life and thus the accept it and find inner peace.

Keyword: Jean Genet, Mediterranean Sea, travel, oppressed, society.

Resumen:

El artículo se propone mostrar cómo el mar Mediterráneo constituye un elemento clave en la evolución de la personalidad y la escritura de Jean Genet. Apasionado por la acción desde su adolescencia, el Mediterráneo aparece en sus obras de juventud como un espacio favorecedor del viaje, de la huida, de la transgresión y al mismo tiempo como un entorno protector. En él focaliza su rebelión contra la sociedad burguesa de los países «avanzados» y sus ansias de libertad.

Sin embargo, a partir de mediados de los años 1950, el Mediterráneo se convertirá en un espacio de encuentro y solidaridad social y cultural. Pasará a ser un eje vertebrador de su lucha en favor de los pueblos oprimidos. En los últimos años de su vida será también el Mediterráneo quien le llevará a descubrir una dimensión espiritual capaz de dar sentido a su vida y por ende a la aceptación de sí mismo y a la conquista de la paz interior. El Mediterráneo aparece, así, como un espacio que conduce a Genet de sí mismo a sí mismo pasando por la sociedad.

Palabras clave: Jean Genet; Mediterráneo; viaje; oprimidos; sociedad.

On connaît la vie de cet enfant trouvé, qui fut incarcéré dans de nombreuses prisons au cours de sa jeunesse, dont celle de Barcelone. On connaît également son existence tourmentée, marquée par le ressentiment, la solitude, la violence, par le sentiment de n'appartenir à aucune patrie, à aucune communauté: il était considéré comme un Blanc par les Noirs, comme un traître et un marginal par les Blancs.

De nombreux critiques analysent les créations littéraires de Jean Genet uniquement à la lumière de sa condition de marginal qui relate ses malheurs, ses obsessions, ses insatisfactions, qui se rebelle contre la société bienpensante au moyen de son esthétique du mal et de son renversement des valeurs éthiques. Sans prétendre mettre en question le bien-fondé de cette vision de l'écrivain, particulièrement en ce qui concerne ses premiers écrits, il nous paraît utile d'aborder quelques aspects de sa littérature susceptibles —peut-être— de contribuer à nuancer quelque peu l'image parfois stéréotypée qu'on a de Jean Genet.

Outre sa vie de marginal, sa biographie et sa littérature mettent à nu la passion de l'écrivain pour l'action et pour le mouvement, dont le voyage : l'action et le voyage ont été une constante tout au long de sa vie qui restera inaltérable depuis son adolescence jusqu'à sa mort en 1984. Comme l'écrivait Montaigne dans ses *Essais*, « notre vie n'est que mouvement » (III, 13) « Être consiste en mouvement et action » (II, 8)¹. Mais si pour Montaigne le mouvement comportait tout naturellement l'actualisation constante de sa pensée, libérée des contraintes et des coutumes sociales, Genet au contraire, accorde une importance capitale à la vision que, à chaque moment de sa vie, la société a de lui. Pour lui la vie est indissociable de l'action, mais cette action a toujours pour but d'obtenir un effet dans la société qui l'accueille: c'est elle qui le définit et qui donne un sens à son action. Le statisme, l'inactivité sont pour lui synonyme d'embourgeoisement, ce qui équivaut, pour lui, à la mort de l'âme.

Le voyage a été pour lui l'une des plus importantes formes de l'action : « Mon enfance avait rêvé de palmiers. Me voici auprès d'eux »² a-t-il écrit en 1949. En effet, depuis son enfance Genet passait son temps libre à lire et à rêver de visiter un jour d'autres pays, d'autres cultures. Des fonctionnaires de l'Assistance publique le décrivaient comme un enfant ayant « une imagination un peu exaltée et romanesque »³. La lecture et le rêve étaient alors ses seuls moyens d'évasion.

La Méditerranée a été la mer qu'il a aimée plus que toute autre. Elle a été un pôle magnétique tout au long de sa vie. Elle a été pour lui d'une part un point de fuite de l'Europe, et de l'autre un espace ouvert sur le Maghreb et le Moyen Orient, les deux territoires qu'il a aimés le plus et qui ont attiré son attention depuis sa jeunesse. Sa vie et son œuvre sont

1 Les références correspondent dans les deux cas à l'édition des *Essais* publiée dans Le livre de poche 1972.

2 GENET Jean, *Journal du voleur*. Paris, Gallimard 1982, p. 86. [1ère éd. 1948]. Le livre fut d'abord publié clandestinement par Albert Skira à Genève l'automne 1948 et repris en juillet 1949 par Gallimard en édition courante, dans une version légèrement expurgée.

3 DAVIRON Caroline, *Jean Genet, une passion méditerranéenne*. Paris, Encre d'Orient 2010, p. 44.

fortement marquées de l’empreinte méditerranéenne. Les rives de cette mer ont été pour lui un “*espace autre*” (comme le disait Foucault) où il a réussi à conquérir sa liberté, et où il a focalisé sa révolte contre un monde qui ne voulait pas de lui. L’Espagne, le Maghreb et le Moyen-Orient ont été les espaces où il s’est senti particulièrement à l’aise dans sa volonté d’échapper à l’Occident dit « civilisé ».

Pourtant les références à la Méditerranée et en général aux milieux maritimes sont rares dans ses romans et ses pièces de théâtre. Mais la mer et plus spécifiquement la Méditerranée est au cœur de son existence et a joué un rôle de premier ordre dans sa vie et dans l’évolution de sa pensée et de ses créations littéraires, comme en témoigne, par exemple, l’exposition *Jean Genet, l’échappée belle* qui a eu lieu au MuCEM (Musée des Civilisations de l’Europe et de la Méditerranée) de Marseille du 16 avril au 18 juillet 2016.

La Méditerranée a été la destination choisie lors de ses premières escapades : mineur et sous la tutelle de l’assistance publique, il a fugué vers Nice et Grasse en novembre 1924 —il avait alors 14 ans— et vers Toulon et Marseille deux ans plus tard. Après de nombreuses évasions, l’Assistance publique le place dans la colonie agricole pénitentiaire de Mettray en septembre 1926. En mars 1929 Genet s’engage comme volontaire dans l’armée, plus précisément dans la légion étrangère, afin de pouvoir quitter ce lieu qu’il définit comme un « bagne d’enfants »⁴.

C’est pendant son engagement militaire qu’il peut enfin satisfaire sa pulsion du voyage, ou plutôt de la fuite : il découvre le Liban, la Syrie, puis le Maroc. Il est séduit par l’accueil chaleureux que lui offraient les natifs de ces pays. À Damas il aimait passer son temps libre avec les autochtones de la ville, écouter leurs récits concernant les ravages et dévastations commis par l’armée française... Il se sentait devenir un des leurs tout en faisant partie de la force coloniale destructrice... Voici une contradiction dont il avoue avoir eu conscience mais qui ne semblait guère l’incommoder alors, centré qu’il était sur la quête de son identité personnelle. En outre dans cette période de sa vie Genet avait grand besoin du traitement que lui

4 GENET Jean, *Journal du voleur*, éd.cit., p. 97.

versait l'armée et puis elle lui fournissait l'occasion tant souhaitée de faire des voyages en mer qu'il aurait difficilement pu entreprendre autrement. Elle lui offrait également un environnement protecteur : l'armée était pour lui ce qui se rapprochait le plus d'une famille. Dans son sein il pouvait ainsi rallier la fuite et le besoin de se sentir en sécurité.

En 1933, après avoir quitté temporairement l'armée, il part seul et à pied pour l'Espagne et séjourne pendant six mois à Barcelone. Cette tournée est en fait un voyage initiatique car il y vivra des expériences qui ont été déterminantes dans sa vie. À Barcelone il se retrouve seul, sans argent et sans aucun appui. « Mes vêtements étaient sales et pitoyables. J'avais faim et froid. Voici l'époque de ma vie la plus misérable »⁵ écrit-il des années après. Il a vécu dans l'ancien "Barrio Chino", de nos jours connu comme le quartier du Raval, « parmi les mendiants, les voleurs, les tapettes et les filles »⁶. Avec les autres indigents, il allait tous les jours mendier pour obtenir de quoi manger. Comme dans l'Assistance publique et comme dans l'armée, sa personnalité reste toujours docile, soumise, ayant besoin de la protection d'autrui. « Mon trouble semble naître de ce qu'en moi j'assume à la fois le rôle de victime et de criminel »⁷ a-t-il écrit des années plus tard.

Par ailleurs lorsque, au cours de sa tournée espagnole, il visite Cadix, où il s'extasie sur la beauté d'un paysage maritime qu'il vient de découvrir :

J'avais, devant moi, les hautes pyramides de sel des marais salants de San Fernando, et plus loin, dans la mer, silhouettée par le soleil couchant, une ville de coupoles et de minarets : à l'extrême terre occidentale, j'avais soudain la synthèse de l'Orient. Pour la première fois de ma vie je négligeais un être pour les choses. J'oubliai Stilitano⁸.

Stilitano était son amant de l'époque. Ils avaient entrepris ensemble le voyage vers le Sud de l'Espagne, mais Stilitano venait d'abandonner

5 *Ibid.*, p. 19.

6 *Ibid.*, p. 19.

7 *Ibid.*, p. 16.

8 *Ibid.*, p. 78.

Genet dès leur arrivée à San Fernando. L'écrivain en était profondément affligé. Pourtant la splendeur du paysage maritime le séduit jusqu'au point d'oublier et de s'oublier tout en se fondant un instant dans l'entourage naturel qui s'expose à ses yeux. Cette courte scène apparemment anodine, qu'il remémore dans son *Journal du voleur*, annonce le rôle de première importance que va jouer la mer et, plus précisément la Méditerranée, dans la dernière période de sa vie et de son écriture.

Plus tard, au cours de ses nombreux séjours en prison entre 1940 et 1945, il prend le ferme propos de triompher de sa nature docile, soumise, et de devenir fort, dominant. Il tient à cesser d'être perçu —et par là de se percevoir— comme victime et à devenir bourreau : « Devenant fort, je suis mon propre dieu. Je dicte »⁹. Son refus de la morale établie et sa création d'un univers marginal, caractérisé par une morale inversée par rapport aux valeurs établies, ainsi que son développement d'une « éthique de la criminalité »¹⁰, dépassent largement la simple expression de rage et de ressentiment. Ils constituent de toute évidence une stratégie intentionnelle, soigneusement calculée et organisée pour parvenir à claironner sa force, son audace, sa différence face à la société. Ainsi ses premières œuvres littéraires, écrites en prison dans la période 1940-1946, sont pour lui avant tout une forme d'action. Dans ce premier groupe de créations littéraires il y est question de ses expériences vécues, de la vie d'êtres marginaux comme lui, marqués par la haine et le ressentiment contre une société qui les repousse et les exclut. Il y dépeint un univers clos où chaque personnage essaie de s'affirmer, bref de se construire une "existence" —dans le sens sartrien— en néantisant les autres. Les "autres" sont vus par chacun comme des ennemis implacables toujours prêts à "voler" l'existence de leurs semblables pour détruire leur personnalité, leur altérité. La trahison, le mensonge, la jalousie, la haine, le crime, dominant ces espaces redoutables où, comme nous l'avons signalé tout à l'heure, l'écrivain fait rarement référence à la mer.

9 *Ibid.*, p. 24.

10 MENDICUTTI Eduardo, *Prólogo a Querelle de Brest*, Odissea ed., Madrid 2012, p. 18.

Toutefois le protagoniste de son roman *Querelle de Brest*, écrit en 1947, donc à fin de cette première période de sa vie, est un jeune marin bisexuel, voleur et assassin. Mais Genet tient à préciser que son personnage commet ses crimes seulement lorsqu'il est sur terre. En fait, dans les romans de Genet les délinquants commettent dans tous les cas leurs délits à terre, jamais en mer. Car dans son imaginaire personnel la mer est toujours associée à la pureté et à l'espoir d'un « ailleurs » indéterminé et chimérique. Pourtant dans ce roman l'écrivain établit un rapport entre le déferlement des vagues de l'océan et le déferlement de sensations et d'émotions de l'assassin lorsqu'il commet un meurtre : « L'idée de meurtre évoque souvent l'idée de mer, de marins. Mer et marins ne se présentent pas alors avec la précision d'une image, le meurtre plutôt fait en nous l'émotion déferler par vagues »¹¹. La mer et le meurtre évoquent ici la transgression d'un monde, d'un ordre et d'un système de valeurs qui lui déplait et son désir de se situer ailleurs, mais dans le même temps ils soulignent le goût de l'action et de la sensation intense qu'a caractérisé la vie de Jean Genet.

Sa sortie de prison et plus tard l'obtention de la grâce¹² et de la liberté définitive en 1949, marque le début d'une nouvelle étape dans la vie et la pensée de Genet. Libre et devenu un écrivain reconnu, un changement radical se produit dans sa vie qui ne lui a pas été facile à assimiler: ceux qu'il appelait ses "tortionnaires" devenaient tout à coup ses libérateurs. À son tour l'exclu devenait un membre ordinaire de la société. Jusqu'alors il écrivait dans le but de pouvoir sortir de prison, mais « Sorti de prison, l'écriture n'avait plus de raison d'être. [...] après, quoi dire? »¹³ évoque-t-il 27 ans plus tard. Il lui fallait donc trouver un nouveau rôle social afin de (re)définir son individualité et entreprendre de nouvelles actions lui permettant de continuer à se sentir exister à l'intérieur de ce nouveau contexte social, car la société restera toujours sa référence, le miroir qui lui permettra de se déterminer.

11 GENET Jean, *Querelle de Brest*. Paris, Gallimard 1986, p. 8.

12 Par le président de la République, Vincent Auriol.

13 GENET Jean, Entretien avec Bertrand Poirot-Delpech, réalisé en 1982. Repris dans GENET J., *Théâtre, cinéma et entretiens*, DVD, éd. Epm, col. Traces, Paris 2008.

Commence donc pour lui un long et lent processus d'intégration sociale qui devient particulièrement visible dans ses créations littéraires à partir des années 1955, après six ans de silence littéraire. C'est dans cette période qu'il a écrit les œuvres qui le consacrent comme un grand écrivain et qui par ailleurs lui procurent l'admiration sociale, le respect des intellectuels et l'aisance économique, lui qui avait fait de la proscription, de la misère et de la détresse ses signes d'identité. Genet accepte de bon gré les prérogatives matérielles qui lui sont offertes. Pourtant il refusera toujours la moindre complicité avec la société bourgeoise.

La Grèce a été l'un des pays qui a exercé une plus grande influence dans l'évolution de sa personnalité à cette étape de sa vie. Il s'y est rendu pour la première fois vers 1945 ou 1946¹⁴ et il y reviendra souvent par la suite. Il se sentait libre et à l'aise dans cet espace millénaire, muni d'une richesse artistique énorme, qu'il ressentait comme une culture ouverte et accueillante, comme l'étaient également l'ensemble des cultures méditerranéennes. Genet adore la mythologie et l'art classique grecs. La culture grecque le séduit, soutient-il, particulièrement à cause de sa « charge érotique », ainsi que parce qu'il perçoit la Grèce comme « le seul pays au monde où le peuple a pu vénérer, honorer ses dieux et se foutre d'eux. [...] Les Grecs ont pu à la fois se moquer d'eux-mêmes et de leurs dieux »¹⁵. Aucune autre religion n'a osé, d'après lui, faire cela. Les Grecs seraient donc parvenus à humaniser leurs dieux, à les rapprocher des émotions et des faiblesses des êtres humains. La culture grecque aurait donc réussi à réaliser une certaine conciliation des contraires : les dieux et les êtres humains, la puissance et la faiblesse, la grandeur et la bassesse. Genet ressent ce pays plus proche de sa conception du monde que sa France natale. « C'est le pays où j'ai le mieux respiré »¹⁶ déclare-t-il. Comme le souligne Marcelo Salinas, pour Genet

14 Dans un entretien avec Antoine Bourseiller de 1981, Genet affirme avoir entrepris son premier voyage en Grèce vers 1945 ou 1946. Pourtant Albert Dichy situe ce premier déplacement entre 1957 et 1960, époque où il était en train d'écrire *Les Paravents*.

15 GENET Jean, « Entretien avec Antoine Bourseiller ». Société Vidéo-Film Témoin 1982.

16 *Ibid.*

« la particularité grecque serait [...] cette capacité à associer ces différentes notions, pour les intégrer et les résignifier »¹⁷.

En outre la contemplation des œuvres d'art lui produit le même sentiment d'oubli de soi et de fusion dans un univers intemporel et indéterminé qu'il avait déjà évoquée un moment, lors de sa contemplation du paysage maritime de Cadix. Comme Malraux ou comme Camus, parmi bien d'autres, Jean Genet dans sa maturité cherche à découvrir dans l'art un sens existentiel et, de plus c'est en Grèce qu'il exprime ouvertement pour la première fois sa nécessité de trouver une dimension spirituelle capable de donner un sens à la vie : « Alors Dieu, c'est tout de même en Grèce que je l'ai connu le mieux. En Grèce, et [...] dans des pays arabes »¹⁸. Il ne s'agit pas pour lui d'adhérer à une religion, mais de la conquête de ce que son ami Jean Cocteau appelait « la troisième dimension » de l'être humain : la profondeur. Ce n'est pas par hasard qu'en 1981 se sachant déjà malade et sans guérison possible, il a exigé que l'un des deux entretiens qu'il avait accordés¹⁹, et qui seront les derniers de sa vie, fut tourné au moins en partie en Grèce, dans la ville de Delphes. Pour le deuxième, il a exigé qu'il ne soit pas diffusé avant sa mort. La valeur testamentaire de ces deux documentaires est évidente, et au même temps elle prouve l'importance capitale que la Grèce a eue pour Genet.

Mais reprenons le fil de notre sujet : au cours de cette deuxième étape de sa vie, l'enfermement dans son "moi", l'agressivité contre les "autres" sont de plus en plus remplacés par une plus grande conscience sociale qui prend bientôt le dessus. Sa pièce de théâtre *Les Paravents* en est un exemple. Sa littérature et sa vie vont désormais s'orienter vers la défense des faibles et vers la lutte pour la liberté des peuples opprimés. Ainsi, la société européenne cesse d'être conçue comme «son» tortionnaire à lui pour devenir le tortionnaire d'autres sociétés ou d'autres groupes humains.

17 SALINAS Marcelo, « Les références de Ganymède dans le Journal du voleur de Jean Genet », dans GÉLY Véronique (éd.), *Ganymède ou l'échanson*. Paris, Presses universitaires de Paris-Nanterre, 2008, p. 264.

18 GENET Jean, « Entretien avec Antoine Bourseiller », ed. cit.

19 L'un avec Antoine Bourseiller, l'autre avec Poirot-Delpech.

Genet passe de la rébellion individuelle à la révolte collective. En 1964, il affirmait à cet égard :

Vous [c'est-à-dire la société], ne m'intéressez plus en tant qu'ennemi. Il y a dix ou quinze ans, j'étais contre vous. À présent, je ne suis ni pour ni contre. Nous existons dans un même temps et mon problème n'est plus de me dresser contre vous, mais de faire quelque chose qui nous implique ensemble, vous et moi, à égalité²⁰

Désormais Genet s'engage dans la lutte contre les injustices commises par les sociétés bourgeoises envers les minorités: les noirs américains, les immigrés étrangers soumis à l'exploitation du travail et au dénigrement social en France, les peuples opprimés (les palestiniens), le manque d'humanité des métropoles européennes pour leurs anciennes colonies... Seront ses sujets préférés au cours de cette deuxième étape de sa vie. Dans un article de 1977 il évoque à ce sujet :

La colonisation du tiers-monde ne fut qu'une série de brutalités, très nombreuses et très longues, sans autre but que celui, plutôt atrophié, de servir la stratégie des pays colonialistes et l'enrichissement des sociétés d'investissements aux colonies. Il en résulta donc une misère, un désespoir qui ne pouvaient que nourrir une violence libératrice²¹.

L'évolution de la pensée de Genet comportera également la transformation de la valeur symbolique qu'il attribue à la Méditerranée. Si dans sa jeunesse la Méditerranée était un espace de fuite, au cours des années 1950 elle deviendra graduellement un espace de rencontre, de rapprochement et de solidarité. Ses voyages dans les pays riverains de cette mer qu'il juge « opprimés » et ses initiatives en leur faveur deviennent plus fréquentes. Il parcourt tous les pays de la Méditerranée. D'autres pays « opprimés »

20 GENET Jean, « Jean Genet », Entretien avec Madeleine Gorbeil, *Playboy* Vol. 11 n° 4, avril 1964, pp. 45-55.

21 GENET Jean, « Violence et brutalité », dans *Le Monde*, 2 septembre 1977. Repris dans *L'Ennemi déclaré*, Paris, Gallimard 2010, p. 160.

non méditerranéens ont fait partie également de ses tournées, comme le Yémen ou le Soudan. En parallèle il publie de nombreux articles et fait un sans nombre de conférences en faveur des droits des opprimés et contre la tyrannie et l'hypocrisie des pays riches. Dans les années 1960 il se rend également à plusieurs reprises aux États Unis, dans le but d'apporter son soutien et son aide à la révolte des Black Panthers²². Son engagement socio-politique à cette époque devient si intense qu'à partir de 1964 et jusqu'aux toutes dernières années de sa vie, il cesse d'écrire pour se consacrer corps et âme à la cause des groupes humains marginalisés et des pays qu'il juge asservis et exploités. Dans une conférence de mai 1970 aux EEUU Genet invite les Blancs à :

[...] apporter une dimension nouvelle en politique, c'est la délicatesse du cœur. Qu'on fasse très attention, il n'est pas question de sentimentalisme, mais d'une délicatesse dans les rapports avec des hommes qui n'ont pas les mêmes droits que nous. [...] Il est donc bien évident que les radicaux blancs²³ se doivent d'avoir un comportement qui tendrait à effacer leurs privilèges.²⁴

Pourtant à mesure que les années s'écoulent et qu'il intensifie ses rapports avec les pays « opprimés » il s'intéresse de moins en moins aux questions politiques des pays riches et bourgeois — bref, des pays « dominants » —, en particulier de sa France natale : ainsi, à partir des années 1964, il multiplie les articles de presse, les conférences, les entretiens dans lesquels il ne se lasse pas de réaffirmer sa volonté de rester en marge de la société de son temps, ainsi que sa « volonté d'être contre tout pouvoir établi »²⁵. Et il réaffirme à plusieurs reprises sa non-appartenance à aucun parti politique²⁶, et son indifférence pour les lois ou pour les initiatives qui proviendrait des partis, même dans le cas où ces lois seraient socialement justes.

22 Il s'agit d'un mouvement révolutionnaire noir aux EE UU.

23 Il fait référence à une fraction de la gauche américaine qui se nomme "radicale"

24 GENET Jean, « My Day Speech », conférence du 1^{er} mai 1970 aux EE UU. Repris dans *L'Ennemi déclaré*, éd. cit., p. 35

25 GENET Jean, *L'Ennemi déclaré*, éd. cit., p. 109.

26 GENET Jean, Entretien avec Hubert Fichte, Repris dans *L'Ennemi déclaré*, p. 88.

Sa découverte de la cause palestinienne en 1968, a revêtu une importance toute particulière pour lui. Comme chacun sait, Genet fit de longs séjours dans les camps palestiniens, qu'il connaissait très bien, et il fut témoin direct des massacres perpétrés à Sabra et à Chatila en 1982. Genet soutiendra les palestiniens et plaidera leur cause jusqu'à sa mort. Pourtant son attitude et son engagement, ne sont plus les mêmes que ceux dont il a fait preuve envers les Blacks Panthers au début des années 1970. Comme le signale Myriam Bendhif-Syllas, le rôle que jouera Genet en Palestine sera avant tout celui d'un observateur, d'un témoin et d'un conteur qui demeure sur ses marges²⁷. Il met en évidence sa « non appartenance à une action, à une nation où je ne me confondis jamais »²⁸. Il est conscient que le conflit palestinien est une affaire d'ordre politique et, comme nous l'avons signalé tout à l'heure, il refuse de se mêler de politique. « Il pense que la révolte d'aujourd'hui, hors la loi, deviendra loi dans l'avenir »²⁹, tandis que lui, il s'est toujours déclaré pour la révolte éternelle.

Sans viser à mettre en question son argument, l'analyse d'*Un Captif amoureux* nous permet de constater un parallélisme entre sa décision de rester en marge des questions politiques et l'évolution de sa pensée : même si son goût du voyage et sa passion méditerranéenne restent inaltérables, ses déplacements —tout particulièrement en Méditerranée— acquièrent un sens nouveau dans les dernières années de sa vie. Sans cesser de représenter un espace de rencontre avec les Autres, la Méditerranée devient peu à peu un espace de rencontre avec soi-même. Plus il voyage, plus il connaît les peuples « asservis », plus il s'identifie avec eux. Genet trouve notamment dans le peuple palestinien, jeune, rebelle, vagabond, exclu et marginal, le reflet de sa jeunesse à lui. La vie à leurs côtés le mène à remémorer sa propre vie : « En restant avec eux je restais [...] dans mon propre souvenir »³⁰ écrit-

27 BENDHIF-SYLLAS Myriam, « La révolution palestinienne à l'épreuve de l'intime : *Un captif amoureux* de Jean Genet » dans *Itinéraires*, n° 2, 2012, p. 120.

28 GENET Jean, *Un Captif amoureux*. Paris, éd. Gallimard 2014, p. 150.

29 BENDHIF-SYLLAS Myriam, « La révolution palestinienne à l'épreuve de l'intime : *Un captif amoureux* de Jean Genet », éd. cit., p. 120.

30 GENET Jean, *Un Captif amoureux*, éd. cit., p. 347.

il. Si sa découverte des palestiniens a été une action politique, partager sa vie avec eux deviendra pour lui un acte de recueillement et de méditation. Encore une fois c'est seulement à travers les Autres qu'il parvient à réfléchir et à se réfléchir. La Méditerranée devient ainsi un espace qui le ramène de soi à soi à travers les autres. Elle est un espace qui lui permet d'approfondir et de s'approfondir, c'est-à-dire de conquérir enfin « la troisième dimension » dont nous avons fait mention tout à l'heure.

En fait le dernier voyage que Genet a entrepris de son vivant a été en Jordanie, en juillet 1984. Le but de cet ultime séjour n'est plus en rapport avec son activisme social, ni avec ses amis palestiniens, mais avec lui-même : il voulait remémorer et revisiter les lieux et les personnages qu'il décrit dans son livre *Un Captif amoureux*, un essai publié posthument³¹ qui est en partie son testament idéologique et existentiel, et dans lequel il plonge dans son intériorité personnelle comme il ne l'avait fait jamais auparavant.

Genet a trouvé donc dans la Méditerranée un lieu où la conciliation des contraires devient possible : elle est un espace de synthèse entre la richesse et la misère, la liberté et l'esclavage, la domination et l'asservissement, l'ordre et la révolte, entre l'Orient et l'Occident. Elle devint également pour lui un espace d'intimité et de complicité. Lui qui s'était toujours déclaré apatride, semble avoir trouvé à la fin de ses jours sa patrie d'élection qui se trouve, non dans un territoire concret ayant une organisation sociale établie, mais dans la Méditerranée en mouvement perpétuel et en changement permanent, comme lui, et qui est le fil conducteur qui le relie à tant de territoires chéris, qui sont en même temps semblables et dissemblables, mais que la mer réunit, en fait la synthèse et lui permet enfin de vivre en harmonie avec lui-même et avec le monde.

31 Lorsqu'il est mort il travaillait dans la correction des dernières épreuves.